

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 41 (1946)
Heft: 1: Heimatschutz und Muttersprache = Comment sauvegarder nos vieux langages

Artikel: Le point de vue d'un Romand
Autor: Clerc, Charly
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-173279>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le point de vue d'un Romand

On ne le répétera jamais assez. Pour qu'une Alliance comme la nôtre prospère, il ne suffit pas qu'un serment ait été prêté, en des temps très anciens, ni que la fidélité au drapeau ait été jurée par tous les hommes valides de cette génération et de la précédente. Il faut encore qu'un grand nombre de Confédérés d'une région s'intéressent aux circonstances de ceux d'une autre région, à leur devenir politique, économique et social, à leur situation en marge de la grande nation voisine dont ils parlent la langue, aux diverses crises qui peuvent sévir dans telle partie du pays, alors qu'une autre partie n'en est pas atteinte. Ne sommes-nous pas « membres les uns des autres », comme dit l'Écriture? Vous m'objecterez: « C'est exiger trop. Comment la plupart des citoyens trouveraient-ils le temps nécessaire pour s'informer de tant de choses, et surtout dans la période agitée que nous vivons? Chacun dispose d'un moment pour lire *son* journal, mais non deux ou trois qui paraissent en d'autres cantons. » Vous avez parfaitement raison. Aussi bien ne m'adressé-je ici qu'à l'élite, dont vous savez bien qu'elle se recrute parmi les personnes intelligentes de toute condition. Sans doute faut-il, avant tout, que l'élite de notre majorité linguistique s'intéresse toujours plus aux circonstances des minorités, pour que ces minorités se sentent comprises et soutenues. Mais je ne vois pas pour quelle raison les Romands, par exemple — j'entends ceux qui en ont le loisir — n'examineraient pas de plus près ce problème curieux, par où l'on pénètre dans le mystère suisse allemand: celui du *hochdeutsch* et du *schwyzertütsch*. J'y reviens encore: en tout ceci, il n'est question que de prendre une part plus grande aux circonstances de nos voisins et alliés.

Dans ce domaine de la langue, le Romand est confortablement *assis* sur son privilège. C'est très simple: il parle français (plus ou moins bien) parce qu'il est suisse français. La structure politique, l'état moral et social de la France peuvent changer encore: cela n'a rien à faire avec notre langue, qui est à nous, comme elle est aux Français, aux Wallons de Belgique, aux Canadiens de la province de Québec. Quelle chance: un même idiome pour la famille et le Parlement, pour le journal, l'école, la prédication, et pour les causeries autour d'une table de café!... Je n'ignore pas que, dans certaines vallées, tel patois se parle encore, ici et là entre l'Ajoie et les Alpes, en passant par la Gruyère. Mais le pays romand dans sa presque totalité se réjouit de parler, de chanter, de discuter en français seulement. Moi qui ai dépassé la soixantaine, et qui ai vécu en divers lieux de Romandie, quand ai-je entendu personne regretter le bon temps où se parlaient nos patois? Oui, nous voilà bien assis sur notre privilège. Mais ce n'est pas une raison, si toutefois nous sommes bons Suisses, pour regarder de haut ou de loin ceux qui ne le possèdent pas.

Cette importance que nos Confédérés accordent à leur dialecte — ou bien plutôt, à *leur langue nationale*, sous ses divers aspects selon les régions —, et qu'ils lui accordent de plus en plus, disons *depuis 1933*, cette attitude qui est la leur d'affirmer leur helvétisme dans une langue purement helvétique, leur âme démocratique dans un idiome très fortement distinct de celui du Reich, et cela tout en ne lisant que

des journaux rédigés en *hochdeutsch*, et n'ouvrant, pour la plupart, que des livres écrits en allemand d'Empire...; cette insistance qu'ils mettent actuellement, plus que jamais, à *parler suisse* un peu partout, pour qu'au moins on n'aille pas les prendre pour des Berlinoises ou des Saxons... tout cela nous paraît d'abord singulier. Nous Latins — si l'on me permet d'user de ce terme majestueux — nous y voyons une révolte vaine contre cette loi d'étalement des grandes langues, porteuses d'une haute culture et d'une vieille littérature, au détriment des idiomes locaux et régionaux. Assistant à l'effort que tentent aujourd'hui tant de nos Confédérés, parmi les meilleurs, non seulement pour maintenir, mais encore pour purifier le *schwyzertütsch* dans leur cité ou leur canton, nous sommes tentés d'abord de hausser les épaules, faisant *in petto* cette réflexion, que dans Zurich, dans Bâle ou Berne, pour ne pas parler d'autres villes, les particularités locales de la *mundart* — celles qui font son authenticité et sa richesse — semblent destinées à disparaître dans un idiome alémanique *commun* (dans le double sens de cet adjectif) et tristement bâtard.

Il ne faut pas hausser les épaules, même si l'on ne comprend pas tout à fait. Et surtout parce que nos Confédérés nous disent qu'en l'occurrence il y va de leur âme. Nous devons nous incliner devant cette affirmation. Et nous devons chercher quelque porte étroite pour entrer dans leur état d'esprit. Puis-je vous parler de l'expérience d'un individu que je connais bien, mais qui — je le reconnais — ne saurait être celle du grand nombre? Cet individu est entré dans le *schwyzertütsch* par les livres, oui, et particulièrement par la poésie. Moitié par curiosité, moitié par obligation professionnelle de critique, il a dû lire des strophes en argovien d'Adolf Frey, les « enfances » à Einsiedeln que nous a laissées Meinrad Lienert, les plaisantes satires bâloises de Dominik Müller, et les romans bernois de Tavel, les récits de J. Reinhart ou de Simon Gfeller. Et tant d'autres choses. Peu à peu, il s'est initié à cet accord intime entre un mode de parler et un certain paysage, entre telle vallée et les mots dont usent, dimanche comme semaine, ses habitants. Sans doute ai-je été souvent amusé par du *pittoresque*, par l'accent du cru, par toutes ces « spécialités » qui nous retiennent, nous autres Suisses de toute la Suisse, aussi bien sur la carte d'un restaurant que dans l'architecture des demeures. Ces dialectes que peu à peu j'ai découverts, non sans difficulté ni fatigue, ils demeurent aussi loin que possible de ma langue, des ressources de ma langue. Vraiment à l'opposé. Et pourtant, à mesure que je suis entré dans leur secret, j'ai éprouvé cet étrange bonheur qui vous vient à trouver une âme proche. A la fin de tel récit ou de tel poème, je n'étais pas loin de murmurer comme les élus dans *Terre du ciel romaine*: « Mais... c'est chez nous! » Ou, si vous préférez, de chez nous. Et la Suisse serait bien diminuée, me disais-je, si cet idiome perdait de la vigueur et de sa tendresse, de tout ce *derbheimelig* que je retrouve aussi, pour mon compte, dans les vins blancs de Neuchâtel, de Concise, ou de la Côte, et d'ailleurs encore.

Cette révélation ne saurait être accordée à beaucoup de Romands. Parce qu'ils n'en ont pas le temps, ni l'occasion, ni le goût, ou qu'ils manquent de patience. Il faut donc trouver pour eux une autre porte d'entrée dans le mystère alémanique. Il faut leur rappeler que — s'il est vrai que nous n'avons qu'une seule et même langue pour le foyer et le forum, pour le journal et la conversation — nous avons aussi, dans chacune des régions de Romandie, un léger, très léger trésor de mots locaux, verbes, substantifs, adjectifs, noms d'outils ou noms de lieux, qui n'appar-

tiennent qu'aux indigènes de cette région, de ce canton, de ce district. Vieux débris du celtique, plus nombreux restes de bas-latin, avec, ici ou là, quelques mots germaniques si transformés, si anciennement et joliment francisés, que nul ne pense à leur origine. Ces mots, nous en usons *entre nous*. A moins d'être naïfs ou incultes, nous n'aurions pas l'idée de nous en servir à Paris; et pas même en écrivant un article de journal. Ces mots, nous les prononçons avec l'accent de notre commune, sans même nous en douter, avec cette note chantante ou traînante qui, dans notre souvenir, a toujours fait partie de leur être. Ces mots-là, quand nous sommes au bataillon, ou que nous nous retrouvons dans la famille agrandie, c'est-à-dire entre anciens camarades d'école..., ces mots nous servent à nous *reconnaître*, à faire voir que nous n'avons pas tellement changé, et que, même ayant vécu à l'étranger, nous sommes toujours, et avant tout, *de la maison*. Léger, très léger trésor, ai-je dit; mais d'autant plus précieux. Parce que nous y retrouvons notre âme. Ainsi, pour comprendre ce que la question du *schwyzertütsch* signifie pour les Suisses allemands, il nous faut, Romands, bien songer à cela. Il ne s'agit pas de garder le pittoresque, mais d'être dans le *vrai*.

Un de mes amis, Vaudois, directeur d'un institut fédéral, trouvait excessif que tel de ses subordonnés, à Zurich, lui parlât, à tout coup, en suisse allemand. Un beau jour, il lui répondit en patois de Lavaux. Vous voyez d'ici la tête du subordonné. Si je raconte cette anecdote — en conclusion de ce *Point de vue d'un Romand* —, c'est pour rappeler à nos Confédérés, une fois de plus, qu'entre eux et nous la conversation ne peut avoir lieu — sauf très rares exceptions — qu'en français ou en allemand. Les Romands d'aujourd'hui — je parle surtout des jeunes — parlent l'allemand beaucoup mieux que ce n'était le cas jadis. Et vous savez comme le français est bien enseigné — pour l'ordinaire — entre Berne et Saint-Gall. Il s'agit donc que, dans nos rapports entre Suisses, si nous voulons les multiplier et les approfondir, le *schwyzertütsch* abdique dans une certaine mesure. Et cela dans l'intérêt national. Les relations entre les diverses parties d'un pays multilingue sont chose déjà assez compliquée, pour que l'on ne prenne pas plaisir, fût-ce au nom de ce cher *schwyzertütsch*, de ne les point compliquer davantage. *Charly Clerc.*

Les patois romands et leurs vicissitudes

Malgré le peu d'étendue de son territoire, la Suisse romande possède une grande variété de patois. Chaque canton a le sien et, à l'intérieur d'un canton, de grandes différences peuvent exister, notamment dans les régions montagneuses. En Valais, l'individualisme de chaque vallée s'est développé à tel point que la compréhension mutuelle peut devenir très difficile entre habitants du canton. En revanche, dans les contrées peu accidentées, où les communications sont faciles, comme la plaine genevoise, le Gros-de-Vaud ou le bas pays fribourgeois, les patois présentent un type uniforme, qui n'empêche pas une quantité de variantes de détail. Pris dans leur ensemble, les patois romands se rattachent à deux variétés nettement distinctes. Ceux